

(Remplir cette partie à l'aide de la notice)

Concours / Examen : FC1 Section/Spécialité/Série : R0000

Epreuve : 101 Matière : 5730 Session :

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

Dans l'ouvrage The Seven Lamps of Architecture, John Ruskin écrit en 1849. "La conservation du passé n'est pas une simple question de convenance ou de sentiment. Nous n'avons pas le droit d'y toucher. Ils ne nous appartiennent pas. Ils appartiennent en partie à ceux qui les ont construits, en partie à toutes les générations d'hommes qui viendront après nous." L'auteur fait de la conservation des monuments une forme de devoir de transmission : cela ne relève pas de la "convenance" (d'une simple convention ou de la décence) ni du "sentiment", terme que l'on peut entendre avec une nuance presque péjorative, le tirant vers le sentiment aliène — on est en pleine période romantique, à une époque où la rêverie sur les ruines des civilisations passées (Rome et Athènes en tête) est un lieu commun. Il y a pour lui dans ce devoir de transmission — de passage de flambeau ou de lumière pour ainsi dire — quelque chose qui semble relever de sacré : on est dans l'intangible, ce qui ne se touche pas, une forme de tabou. Qui entend par monument, qui y a-t-il dans ce concept qui justifie le propos? Le monument c'est ce qui avertit, du verbe latin "monere" : le monument rend compte, il est le vecteur d'un devoir sacré de mémoire (mémoire d'un grand homme ou encore d'une victoire) : c'est ainsi qu'on l'entendait dans l'Antiquité. A la Renaissance, le jeu glisse vers toute construction monumentale antique. Pour Ruskin, le monument reste sans doute non seulement le monument commémoratif ^{monumental} mais aussi et surtout vestige d'un passé glorieux (comme l'antiquité romaine, grecque ou les monuments médiévaux) : on est dans un héritage, un patrimoine. Pourquoi ne doit-on pas toucher à cet héritage, à ces monuments? Parce que pour Ruskin, ils ne nous appartiennent pas, ils appartiennent à ceux en partie à ceux qui les ont construits, en partie aux générations d'hommes qui viendront après nous.

Nous avons ici une assertion tout à fait paradoxale - les

monuments appartiennent à ceux qui les ont construits, dans le passé, à des morts, et à ceux des générations à venir qui n'existent pas encore. Pourtant c'est toujours la génération à venir de quelqu'un — mais au présent les monuments ne leur appartiennent pas. Et lorsque viendra le tour des générations à venir de transmettre les monuments aux générations ultérieures, ils leur seront autant intangibles qu'à nous-mêmes. Il conviendrait donc de s'interroger sur la nature paradoxale des monuments et du patrimoine, et de leur rapport aux hommes et au public et du public à eux. Comme héritage d'un passé parfois mythifié, l'intangibilité des monuments peut paraître soutenable. Néanmoins, s'il y a transmission il y a dynamisme et vie : les monuments ne restent-ils pas vides, ne restent-ils pas des lieux de meurtre ?

Les dernières enquêtes de l'Adoc et d'Olivera Darnat sur les pratiques culturelles des Français indiquent un engagement en constante hausse du public pour les monuments et le patrimoine, entre les années 2015 et 2016, selon les Chiffres-clés du Ministère de la Culture et de la Communication 2017 marquant un coup d'arrêt en raison de la menace terrifiante, supposent les auteurs. Cette population peut inquiéter et Françoise Benhamou dans Politique Culturelle, fin de partie pointe les risques d'une dégradation rapide des monuments en raison de cette population et surtout de l'attrait touristique de la France et à l'étranger. Man Fumardi ~~avait~~ craignant déjà ce type de menace lorsqu'il dénonçait la dégradation rapide de certains châteaux de la Loire due en outre à une insuffisance de fonds consacrés à leur restauration. Si l'on prend "monument" dans une acception très large on pourrait se et quand se rappeler la fermeture de la grotte de Lascaux sans les peintures

murales étaient dégradées par la pollution biologique générée par la fréquentation du public. Pourrie donc à l'étrême, l'intangibilité du monument impliquerait sa fermeture au public tout en demandeur. S'il y a intangibilité, la restauration elle-même semble exclue.

Intangible, le monument, sacralisé exclut donc toute intervention humaine, même pour faciliter sa transmission (dont nous avons le devoir). Vient alors à l'esprit, en effet les restaurations de monuments de Viollet-le-Duc sous le second Empire très décriées car elles se basaient plus souvent sur l'imagination que sur un véritable travail documentaire. Aujourd'hui encore, dans la bouche d'un antiquaire ou d'un professionnel du patrimoine, l'expression "C'est du Viollet-le-Duc" est extrêmement péjorative, malgré les qualités esthétiques et architecturales de certaines de ses réalisations comme les murailles de Carcassonne. Dans le même registre on peut s'interroger sur la restauration récente des arènes d'Arles, maintenant classé, avec des pierres si fraîches et des corniches si nettes qu'on croirait le monument neuf; c'est sans compter les rebordes de sécurité qui leur ont été rajoutées - et qui n'existaient certainement pas ^{en pierre} au temps de leur construction. Ces deux exemples exemplent dans le sens d'une intangibilité du patrimoine et des monuments - mais intangibles pourquoi? Certes pour les transmettre en l'état aux générations futures mais aussi parce que ces mêmes monuments appartenaient à ceux qui les ont construits.

Il y a indéniablement une notion de sacralité dans la notion de Ruskin. Le monument l'est encore plus que le temple en l'espace sacré, puisque le fidèle ou l'initié peuvent y pénétrer - le monument a quelque chose du Saint des Saints, et est comme Torah transmise de génération en génération et qui, intangible, se dégrade au fil du temps. Le monument appartient aux civilisations passées qui entrent ici dans la sphère du mythe, tels les géants des mythologies primitives, le monument est le fruit de leur génie et qui sommes-nous pour y toucher? D'où le culte des ruines des voyageurs

antiquaires et l'éthos de la Renaissance à l'âge romantique
(avec ^{néanmoins} une ^{chez eux} nuance de réflexion philosophique et religieuse sur la vanité
des gloires temporelles). Si l'on veut tenir stricto sensu à l'appartenance
des monuments à ceux qui les ont construits, on peut tirer le
sens également vers l'architecture contemporaine. Les architectes
jouissent de droits sur les constructions et aménagements qu'ils
ont opérés : certains lieux publics tels des bibliothèques ne
peuvent pas être aménagés aussi bien qu'ils le devraient
(autant du point de vue matériel qu'immatériel) pour respecter
de tels droits : jusque dans la disposition des rayonnages et
l'établissement de la signalétique. Le Vingtisme n'a même
vu les efforts de Le Corbusier pour faire passer de son vivant
ses propres réalisations. Enfin, nous arrivons à l'aspect particulier
des monuments : ils appartiennent au sens symbolique à ceux qui
les ont construits, non malgré eux et non leur sang, les monuments
au mort : mausolée de Douaumont, Village Brasseur ou mémorial
de la Shoah - on est ici en définitive dans une
forme d'intangibilité sacrée, lieux de mémoire, à transmettre en l'état aux générations futures.

Et c'est là que nous butons contre un paradoxe supplé-
mentaire : sacré, intangible, le monument relève en quelque
sorte de la mort (un peu comme la culture que Malraux définit
comme la mystérieuse présence de la mort dans la vie) et pourtant
il relève d'une dynamique, celle de la transmission et
d'ouverture vers les vivants : les générations futures. Les monuments
ne servent-ils pas plutôt des lieux vivants, des lieux de vie ?

Nous avons vu plus haut que l'intangibilité du monument
poussée à l'extrême ne peut que conduire à sa destruction
programmée. Un culte farouche et irraisonné du monument
peut même conduire à sa destruction : François Chocay,
dans son ouvrage L'Allégorie du Patrimoine cite le cas
de ces clercs du Moyen-Âge tardif, antiquaires qui
ne faisaient rien moins que piller les ruines de Rome
pour en rapporter les fragments avec eux ; certes
en certain niveau d'intangibilité "sacré" est souhai-

(Remplir cette partie à l'aide de la notice)

Concours / Examen : FCI Section/Spécialité/Série : R0000

Epreuve : 101 Matière : 5730 Session :

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

ble aussi (et c'est le sens du classement du patrimoine) ^{surtout} quand
 d'autres de ces choses se servaient des ruines de Rome comme
 carrières pour construire en France des abbayes. La dimension
 sacrée du monument a ses limites aussi lorsqu'il s'agit
 d'un lieu de vie et d'un lieu public. Si l'on prend
 l'exemple des bibliothèques, elles restent dans l'imaginaire
 collectif un monument qui impressionne (surtout s'il est
 patrimonial) et où l'on peut hésiter à entrer — d'où la
 préoccupation constante qui est de recentrer la politique
 sur le public et l'usage. Si l'on poursuit l'argument de la
 sacralité même un peu loin, en prenant un point de vue religieux
 religieux on pourrait dire à l'instar du théologien Guillaume
 Durand que dans une église gothique ce ne sont pas tant
 les murs qui comptent que les pierres vivantes que sont
 les fidèles ! C'est donc vers l'humain, le public, qu'il
 convient donc de recentrer tout l'intérêt.

Ruskin semble en effet oublier le public présent,
 ou plutôt contemporain dans un enthousiasme tourné
 vers l'éternel. Comme dit plus haut, le patrimoine est
 vivant : c'est un des secteurs culturels
 vivants (si l'on excepte la parenthèse 2015-2016), fréquenté
 par les français en famille et plébiscité par le tourisme
 étranger. Certes les moyens manquent souvent pour entretenir
 les monuments mais l'on ne peut frustrer ce désir présent,
 surtout dans une démocratie où l'on a le droit de lire sa
 tradition de 1958 où il s'agit de rendre les
 œuvres majeures de l'humanité accessibles au plus

grand nombre. Et cela a posé tout de même le problème de l'intangibilité des monuments. Si l'on part du principe qu'un monument est aussi un lieu de vie, et ne doit pas gêner la vie de ceux qui y vivent ou le fréquentent. Or, bien que nécessaire pour la transmission, le classement gêne souvent l'usage ou l'habitant : l'habitant d'une commune classée ne peut pas aménager son domicile comme il veut (uelle climatisation en façade); plus grave, l'incendie récent de **La Cité Radieuse** à Marseille a montré que le bâtiment n'est définitivement pas aux normes de sécurité actuelles; quant à son matériau de construction (béton des années 1950 avec une trop forte proportion de sable qui se dégrade lentement) faut-il persister à le restaurer avec le matériau d'origine? On pourrait même être tenté de se demander ce qui vaut mieux: un monument classé fait pour un homme idéal correspondant au nombre d'or comme chez les Corbousiers, ou une simple habitation faite pour la vie comme en construisant l'un de ses détachés, l'architecte Fernand Pouillon. Le monumental d'ailleurs peut s'accorder le mieux, puisque la GNF (Construction monumentale s'il en est, et d'autant plus qu'elle porte le nom d'un Président de la République défunt) a été conçue, le site patrimonial de Richelieu ne suffisant plus et pouvant être préservé du même coup d'une trop grande fréquentation.

Lieu de vie, le monument est cependant enfin un lieu vivant. Pierre Nora parlait des lieux de mémoire (qui d'ailleurs englobent plus que les monuments de pierre, puisque pour lui la Marseillaise est un lieu de mémoire) comme de "laboratoires" d'une mémoire en train de se faire: donc quelque chose de vivant... et de dynamique. En tant que "monumentum", ce qui rappelle le passé dans le présent, le mot-même peut aller bien

au-delà du monument de pierre lui-même; La marzallaise peut être "monument". Françoise Choay insiste d'ailleurs sur l'extensibilité des notions de patrimoine et de monuments: le monument mémorial, le monument d'un passé antique & glorieux, le monument contemporain tout simplement monumental. Une extensibilité devant laquelle Françoise Choay reste d'ailleurs sceptique: était-il raisonnable de donner à l'inventaire des monuments nationaux tel ou tel centre commercial ou friche industrielle voués à se dégrader rapidement et à l'intérêt esthétique discutable. En tout cas celle-ci prouve bien la dimension ethnocentrique et occidentale du patrimoine: les monuments sacrés, lieux de cultes japonais ne sont pas restaurés, mais constamment reconstruits et l'identique, comme de la restauration pour une transmission optimale aux générations futures. Le monument trouve ici un symbolisme: ce n'est plus son aspect matériel qui compte. N'est-ce pas enfin ce qui est réellement le monument (ce qui pour venir à la restauration, comme en organe ou cellules perpétuellement renouvelées), une allégorie vivante — pour citer indirectement le titre de l'ouvrage de Françoise Choay?

John Ruskin, bien qu'il ait le souci de la transmission des monuments aux générations futures et vient d'oublier pour l'intérêt de celles-ci et par respect quasi religieux pour les générations passées, l'intérêt des générations présentes. Il fait des monuments, à force de les sacraliser, des objets morts ou faits pour être vus ni pour les vivants. Or, le monument est bien construit pour les vivants, qu'ils y vivent ou le fréquentent, et le monument même est vivant: il vit, se dégrade, est reconstruit, et est une notion fluctuante mais surtout est tout ^{certains} que porteur de symboles et signal lui-même il demeure un agent actif de la mémoire.

